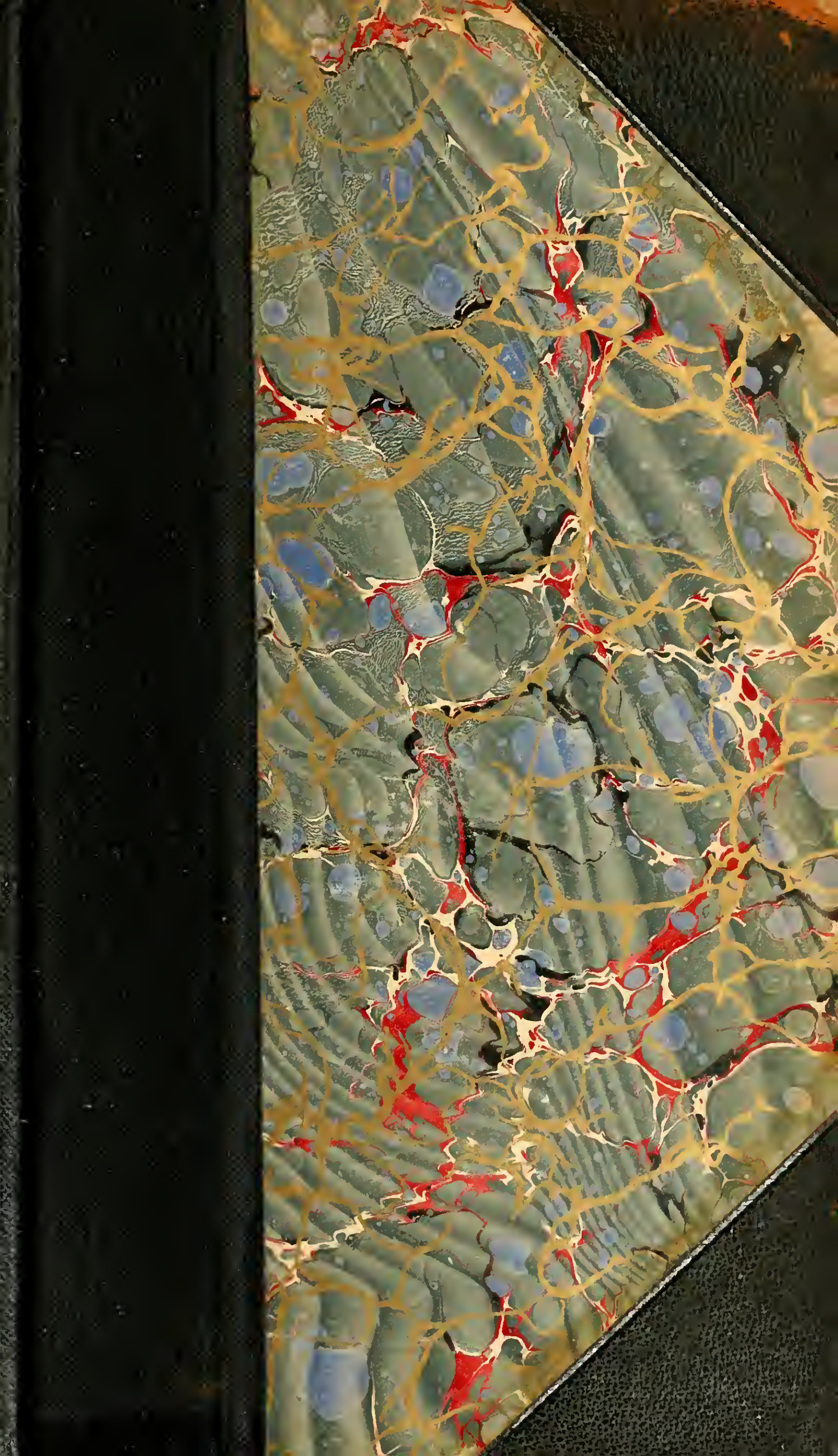
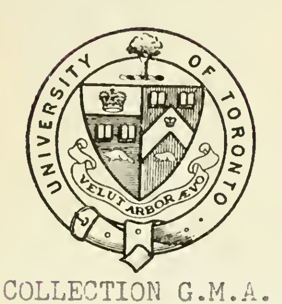
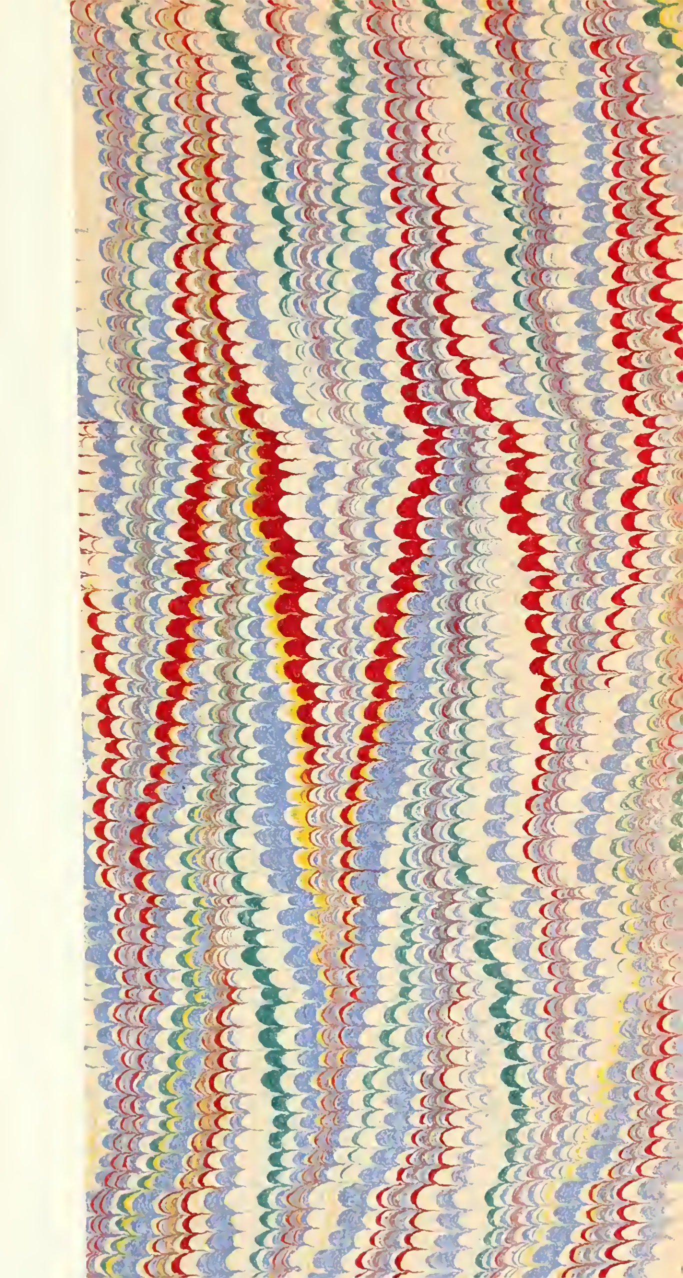





UNIVERSITY OF TORONTO
VELUT ARBOR ÆVO



"Collection Guillaume"

Le Bambou

Périodique illustré



PARIS

E. DENTU, ÉDITEUR

3, PLACE DE VALOIS,

—

IV



Le Bambou

Périodique illustré

Quatrième Fascicule

1re ANNÉE **Le Bambou** N° 4

Périodique illustré

Paraissant tous les mois

Directeur : Édouard Guillaume
Secrétaire de la Rédaction : J. de Boriana

Les textes et dessins que publie le Bambou sont rigoureusement inédits

PRIX : 2 FR. 50

SOMMAIRE DU N° 4

Les manuscrits et les dessins doivent être adressés à la Rédaction du *Bambou*, 105, boulevard Brune, Paris.

ABONNEMENTS

FRANCE		ÉTRANGER	
Trois mois.	7 fr. 50	Trois mois .	8 fr. 50
Six mois. .	17 fr. »	Six mois . .	17 fr »
Un an. . .	30 fr. »	Un an . . .	34 fr. »

Pour tout ce qui concerne la vente aux libraires et pour les abonnements, s'adresser à
E. DENTU, 3, place de Valois, Paris

Le Gérant : Henri Soyer.

Édouard Guillaume, imp.-édit., 105, boulevard Brune, Paris.

SOURYA

A l'Ombre et au Soleil

JARDINS





Jardins

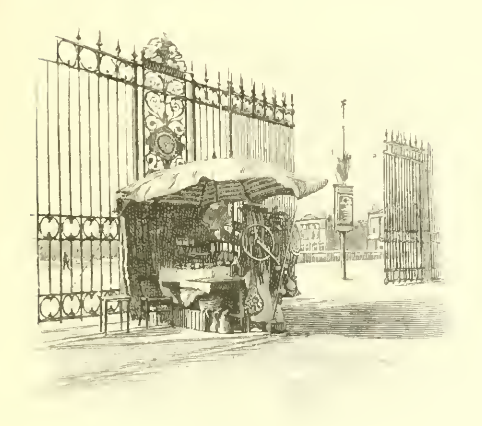
Maîtres, il n'est rien de plus grandiose dans les œuvres humaines que cette promenade de Paris, cette avenue de jardins, qui va de l'ancien palais des rois, qu'on nomme le Louvre, à l'Arc-de-Triomphe élevé par ce demi-dieu d'Occident qui tint les princes et les peuples sous son orteil — et qui fit mourir cinq millions d'âmes ! Non, il n'est rien de plus beau, ni rien de plus émouvant dans l'Architecture des Avenues et des Jardins ! Les monuments, Brahmes

divins, n'y sont pas extraordinaires — sauf, justement le vieux Louvre. La Chambre des Bavards, la Madeleine, l'Arc de Triomphe du Carrousel et l'Arc de l'Étoile sont imités



des arts de nos petits-fils de la Grèce, et faits pour d'autres cieux. Combien il faut leur préférer Notre-Dame, la Tour Saint-Jacques, Saint-Germain l'Auxerrois, Saint-Étienne-du-Mont, la Sainte-Chapelle, chefs-d'œuvres sincères du génie occidental, du firmament, du paysage, de la mélan-

colé des terres celtiques. Combien il faut même leur préférer l'altière et sombre architecture du roi de Versailles! Mais si les monuments ne sont pas originaux, que



la perspective est merveilleuse — quel art de disposer l'Étendue! Soit que l'on s'arrête au sein des Tuileries, et qu'on contemple quelque grand soleil couchant, mourant là-bas, tout en haut, sur l'Arc-de-Triomphe — tandis qu'étincellent les Champs Élysées, que resplendit la place de la Concorde.

qu'une paix adorable descend sur le Louvre — soit qu'on écoute chanter les eaux des Fon-



taines en contemplant leurs magnifiques statues marines, et l'Obélisque de Louqsor pris à notre sœur l'Égypte et qui se meurt ici de phthisie, et le Palais-Bourbon au delà du

Fleuve, la Madeleine au fond de la rue Royale — soit qu'on remonte doucement la fraîcheur des Champs-Élysées, soit encore



qu'on s'arrête à l'Arc, au milieu des victoires, à observer les descentes vers Paris ou vers le Bois, et le jet hardi des douze Avenues — partout c'est la grandeur et la hardiesse, on peut dire la sublimité de la plus haute architecture, de la plus belle symphonie d'Espace. Et après toutes mes pérégrinations aux quatre coins de la terre, c'est ici, je trouve, que l'œuvre des



hommes approche le mieux d'une majesté comparable — quoique si opposée ! — à celle de la Nature.



Par les clairs après-midi d'avril à octobre, les enfants s'ébattent aux Tuileries, en même temps que leurs menus frères les moineaux. Sur les bancs, dans les allées, leur petit monde luxueux et coquet — varié

de quelques petits pauvres — mèle ses caprices et ses cerceaux, ses rires et ses toupies, ses danses à la corde et ses querelles, le sucre d'orge et les pleurs, la



coquetterie des petites filles et la bruyance, parfois galante, des petits garçons. Ce menu monde est plein de charme — mais pas autant que le disent les écrivains occidentaux dans les revues à l'usage des familles. Avec beaucoup de grace, il y a pas mal de laideur — et physique et morale.

Les rachitiques à la tête énorme, les petits vieux ridés et les petites vieilles ne man-



quent pas dans l'enfance parisienne. Hélas! je crains bien que ces enfants auraient dû être nourris par leurs mères, élevés par leurs mères, au lieu d'avoir le lait et le soin

des nourrices. C'est une des suites du Règne de la Femme dont je parlais dans mes notes sur les petits théâtres. Grâce à la coquet-



terie meurtrière de la toute petite bourgeoise comme de la grosse dotée, non seulement l'enfant se fait rare, mais il se fait *vieux*. Il pousse un tas de grêles fruits humains qui vivent tout juste ce qu'il faut

pour ne pas mourir, hélas! alors qu'il faut un si gros excédent de vie à l'enfant pour le mener au bonheur.

Nous croyons tout de même que Souryâ exagère. Assurement nos enfants n'ont pas aussi souvent



que les enfants anglais, une mine fraiche et une sauvagerie exubérante. Mais, d'abord, il y a encore beaucoup d'enfants sains et jolis ; ensuite, c'est un fait que si le petit Parisien, par exemple, est souvent un peu précoce de visage, il rajeunit vers sa quinzieme année comme le faisait observer Michelet, et nos jeunes gens, somme toute, n'ont pas l'air plus vieux que d'autres.

Quant à l'extreme coquetterie de nos femmes —

nous n'aurons jamais le courage de la combattre. Le droit à la beauté, le droit à la grâce, dans cette courte vie, vaut bien le droit au pain quotidien — et ces fleurs exquises que sont nos femmes,



ces extrêmes merveilles de la finesse humaine, valent que nous y fassions de grands sacrifices. La Beauté c'est l'Art Vivant ; trouvons donc un régime sain pour nos enfants, sans profaner l'élégance de leurs mères !

Aux Tuileries comme aux Champs-Élysées, pendant que la couvée des enfants

creuse, tourne aux chevaux de bois, lance des batelets à voiles ou sans voiles sur l'eau, les mères et les nourrices vivent la vie des grandes personnes, pas plus sérieuse, au



fond, ni plus émouvante que celle des petits. Les jolies mères étincellent pour le regard des passants élégants, les laides mères se perdent dans le déluge immortel du bavardage — et les bonnes et les nourrices, quand elles sont seules, étincellent aussi et bavardent aussi, mais dans un cercle moins distingué du Purgatoire.

Autour, vont et viennent les admirateurs, comme des fauves autour de parcs bien enclos, mais non tellement qu'il n'y ait



quelque fissure. C'est le timide qui ne dépassera pas le coup d'œil; c'est le hardi. qui se fait blackbouler: c'est le monsieur qui commence par se faire bien venir du garçonnet ou de la fillette, c'est les mille

variétés, un peu viles, un peu ignobles, du chasseur de femmes.

Le jeu se simplifie avec les bonnes et les nourrices, quand elles sont seules, mais le fond est le même, quoique la pièce soit



maintenant jouée aux Batignolles du flirt! Mais élégante ou primitive, c'est chose qui me répugne, m'irrite, me fait mieux sentir la beauté de vos sages coutumes, oh! législateurs de l'Inde, inspirés par la Trimourti! Dans ces jolis endroits de verdure et d'air frais, où l'enfant abonde, c'est pro-

fanation, c'est abomination que le militaire approche de la nourrice et le « monsieur » de la jeune mère. Volontiers je leur ferais distribuer quelques douzaines de coups de bambou purificateurs. Je préfère encore les



vagabonds qui viennent sommeiller sur les bancs, réparer les fatigues d'une nuit accidentée, déposer le trop plein de leurs parasites, oui, je les préfère, quoiqu'il y ait parmi eux d'épouvantables figures, des mufles d'assassins, des regards aigus comme des couteaux, bien bizarre mélange

parmi ce luxe, tels ces tigres cachés parmi les fleurs à la lisière de nos villages.

Ici Souryâ s'étend avec complaisance sur les



petites industries des jardins et des promenades : les chevaux de bois et leurs musiquettes, les marchandes de toupies, cerceaux, ballons, billes, cordes, glaces, limonades, sucreries, gâteaux, etc., et il développe leur originalité, leur apport de pittoresque.

Malgré la curiosité de ses remarques, le dis-

ciple du Soleil se rencontre forcement avec nos revuewistes, et trop longuement pour que nous puissions l'insérer ici. Nos camelots et leurs ruses sous l'œil malveillant de la police;



l'homme aux petits ballons de baudruche qui « comme tant d'hommes celebres, a l'air de « porter un fardeau énorme, et se trouve plutot « *porté par son fardeau*; les chevaux de bois qui « sont si exactement le symbole du mouvement « a vide que les Occidentaux croient le comble de

« l'activité et du progrès, » tout donne lieu à de plaisantes critiques à notre observateur, critiques entremêlées toutefois d'admiration pour l'ingéniosité Occidentale à créer tant de petits arts et



de petites industries, tant de variétés charmantes, de riens, pour complaire aux grands et aux petits enfants.

« D'ailleurs, conclut-il, que Vichnou me garde
« de faire aux Européens un reproche de leur art
« de plaire aux enfants ! Ce serait là plutôt une
« de leurs qualités — surtout lorsque le plaisir

« n'est pas de gourmandise ni de sensualité.
« Varier les jeux, amuser les petits par de fins
« dispositifs de la matière, c'est ce que nous



n'avons pas su assez faire, et c'est ce qui a été une des tristesses de l'Orient. C'est donc avec sympathie que je signale les jeux innombrables des garçonnets et des fillettes — et ma

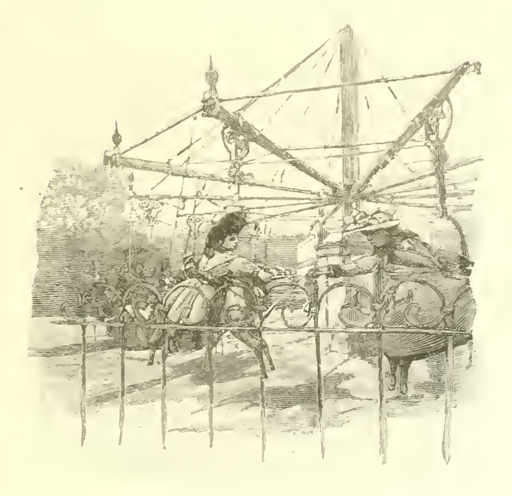
« critique ne porte que sur les divertissements
« qui tendent à faire de PETITS HOMMES et de
« PETITES FEMMES de ces êtres frêles : le reste est



« autant de gagné sur l'ennui, source de tous les
« maux. »

Il faut voir monter ou descendre les heureux de l'Occident, un beau soir ou un

beau matin de fin de saison, par la place de la Concorde et les Champs-Élysées. C'est une mer de voitures, de fiacres, de



cavaliers, allant, venant sans relâche, immense mer d'amour, de joie et de mélancolie. La sensation, dans sa grande modernité, apparaît aussi très antique. C'est ici une synthèse de l'effort humain, aboutis-

sant à créer sur des siècles de souffrance et de travail, sur des morts et des renais-



sances innombrables, ce pailletant grouillement de Richesse et d'Élégance. La bête qui mène tout cela, ce grand cheval effilé, pur ou demi pur-sang, cette bête

nerveuse et éclatante, à la tête fièrement portée, aux mouvements fous et précis, cette vive bête de civilisation descendue de nos petits chevaux d'Orient, me frappe de son côté factice comme l'homme, noble ou



banquier, habillé avec une précision triste, anglicanisé comme son cheval, nettoyé, étrillé, rasé, féroce de régularité. Ici encore, oh! que la femme triomphe. Pleine de toutes les nuances, de tous les plis du pétale, de la feuille, de l'herbe, malgré sa pâleur, elle est vêtue aussi magnifiquement qu'un

paysage (sauf l'horrible amazone, la hideuse amazone!), elle est enveloppée à la fois d'artifice et de nature. Que son geste est fin, que sa force éclate !... Et mon regard suit l'étincellement des petites maisons



roulantes, le diamant d'une lanterne, la mécanique des roues... C'est l'Occident! C'est mille rajahs là où nous n'en avons que quelques-uns, des myriades de princes sans ascendant, de potentats sans gloire, de puissants sans éclat...

C'est l'Occident, triomphe de la banque,

du négoce, de l'industrie, qui roule là dans tout son luxe, qui étale bruyamment sa force... J'en connais la secrète faiblesse,



mais j'admire pourtant, car vraiment c'est quelque chose de merveilleusement complexe, en même temps que de grouillant... J'admire, et l'heure passe, la nuit vient — les astres qui brillent sur Bénarès brillent

sur Paris; la même lune que la nôtre éclaire la fantasmagorie de la reine moderne du monde. L'Arc n'est plus qu'une masse confuse, l'Obélisque a disparu dans l'ombre, mais alors, c'est la merveille des



lueurs qui inonde, qui transperce les Champs-Élysées. — Sur les massifs, voici les éclairs coupants de la lueur électrique, des gerbes de féerie sur les gazons, voici le palpitement des petites lanternes des voitures, voici des îles, des rampes, des lacs, des ruisseaux, des trophées de

lumière... la gloire nocturne qui transforme les Champs-Élysées en un superbe, immense et vaste jardin étoilé !

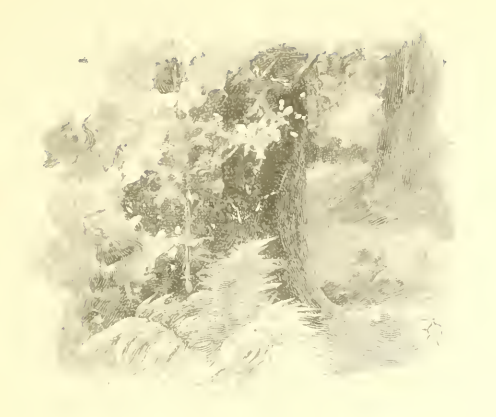
Et tout cela, ô Siva le Transformateur, périra un jour, comme a péri Ayodhya, la ville sainte !

SOURYA.

(A Suivre)







Eyrimah*

EYRIMAH ET LI-MOR

(Suite)

Elle ouvrit ses yeux plus grands. La tristesse y luttait avec des choses vagues, confuses, infinies. Tholrog se plut à y regarder comme dans l'eau d'un précipice. Avec une douceur profonde comme on en éprouve devant des enfants, il subissait du vertige et presque de la crainte.

* Voir les nos 1, 2 et 3.

Son esprit belliqueux réagit contre la molle et délicieuse langueur, il dit presque avec rudesse ?

« Tholrog ne rendra jamais la fille de Rob-Sen ! »

L'œil noir, sous le treillis des cils et la lèvre pourpre, exprima un regret plein de reproche. Puis, parut une tendre malice autour des paupières, presque un défi :

« Tholrog rendra la fille de Rob-Sen pour sauver les prisonniers de sa tribu...

— Il n'y aura pas de prisonniers de ma tribu... nous et nos amis les Ariès nous prendront vos lacs... »

Elle courba la tête, comme sous le joug, se souvenant du massacre effroyable du Torrent-Mort. Une mélancolie affreuse lui vint à l'idée que Thelrog pourrait combattre Rob-Sen ou In-Kelg — et pourtant, dans son cœur indécis, elle ne pouvait haïr son Maître.

« Vous êtes fort — dit-elle... — Rob-Sen est fort aussi... et nos guerriers couvrent dix lacs !...

— Nous prendrons les dix lacs ! »

Elle le regarda cette fois avec une faible colère ; la révolte parut sur ses yeux sombres :

« Personne ne sait la volonté des dieux !... »

Tholrog se grisa à la beauté de ces yeux colères. Il les désira plus ardents encore.

« L'heure des tiens est venue..

— Les dieux n'ont pas parlé.. »

Et dans la splendeur noire du regard se mêla la plainte du faible devant l'abus du fort. Tholrog, avec la divination des natures sauvages, démêla cette impression Sa générosité bouillonna dans lui, mais altière :

« Les tiens furent lâches... ils ont massacré leurs hotes !

— Rob-Sen ne le voulait pas... Rob-Sen a voulu sauver les vôtres...

— Pourquoi ne pas nous livrer les meurtriers ?

— Il ne le pouvait pas... Ver-Skag excitait les hommes... et le pretre l'approuvait... Rob-Sen a longtemps parlé pour les vôtres... »

Elle répondait avec énergie, sans bravade. Tholrog, à travers ses paroles, comme à travers une vapeur, voyait Rob-Sen parler pour les montagnards, et il

voyait ce fils de Rob-Sen qui avait fait se lever Eyrimah, la tete frisée toute jeune, l'allure hardie. Il eût voulu le tuer, il le défiait mentalement. Puis, il songea que c'était le même sang que sa captive. Cela l'apaisa, il posa sa main sur la fille de Rob-Sen.

« Si Rob-Sen devient notre prisonnier, je parlerai pour lui. »

Elle secoua la tête. Son visage respira l'orgueil filial. Elle murmura :

« Rob-Sen ne sera pas captif...

— Les dieux ont donc parlé ? — fit-il avec ironie.

— Les dieux n'ont pas parlé, mais Rob-Sen ne peut pas devenir captif... Il sait comment on se tue... »

Et brusquement elle s'attendrit. Un faible sanglot enfla sa poitrine. Sa tête retomba comme une fauvette se pose. Tholrog en fut intensément remué. L'amour prit en lui toutes les formes tendres et protectrices. Il se sentit la douceur de certains animaux puissants pour une bestiole réfugiée auprès d'eux. Il entrevit la mélancolie du nid perdu, de la tiède couvée lointaine.

« As-tu peur de Tholrog ? » dit-il.

La douceur du Maître la fit frissonner. Un monde de choses émouvantes se leva

dans elle. Un monde où tout était lueur, largeur, espérance...

« Non, — répondit-elle... — Tholrog m'a retirée de l'abime. »

Une joie délicieuse pénétra le jeune homme, puis une timidité plus suave que le parfum des aubépines. Il retira sa main de l'épaule de la prisonnière :

« Tu reverras tes lacs, — dit il... — si la route est libre pour nous deux... Mais Tholrog ne veut pas que tu les revoies seule... »

Elle devina bien qu'il la convoitait. La malice de naguère se dessina dans son sourire, dans le noir de ses prunelles. Puis, la fierté d'une fille de Chef lui fit craindre l'esclavage impur, qu'elle ne fût que la femme inférieure, soumise à une autre épouse. En même temps se levaient des révoltes encore vivaces, la peur de l'étranger mêlée à l'attrait de l'étranger. Et s'armant de froideur et d'incompréhension :

« Les dieux feront l'avenir ! »

Ses mains s'élevèrent dans un geste mystérieux, vers le soleil. Elle demeura recueillie et lointaine. Et, son attitude in-

fluençant l'esprit de Tholrog, ils furent séparés l'un de l'autre, toutes leurs paroles reculèrent comme un paysage dans le crépuscule. Cet éloignement même n'était pas sans charme pour le jeune homme. C'était comme un obstacle nécessaire, une halte, un repos devant une chose infiniment désirable, mais qu'on a peur, d'instinct, de compromettre.

Timide, il ne savait plus que dire, lorsque l'arrivée de Dithev le tira d'embarras. Il retourna vers la rivière. Et, comme la nuit où il avait franchi le seuil de la caverne de Môh, Tholrog voyait en lui combattre les silhouettes d'Eyrimah et de la fille de Rob-Sen. Elles étaient le nuage qui passe, l'eau qui coule, le pétale qui roule dans le vent, l'herbe qui se courbe, le pic qui s'échancre parmi les forces inlassables.

Mais Eyrimah s'évanouissait devant la jeune lacustre. Le charme diaphane de sa chevelure et de sa peau lisse, la finesse de son regard hantaient moins le jeune homme que la beauté des cils noirs, l'énigme des pupilles étranges, l'harmonie des cheveux et des lèvres rouges.

Et il soupirait comme les peupliers et le vent. Sa poitrine semblait pleine d'un sang

plus tiède et d'une respiration plus trouble. Il se coucha dans les herbes, il demeura là dans sa confuse ivresse.

Du temps passa. Tholrog alla presser les préparatifs de départ. On n'attendait plus que les chasseurs.

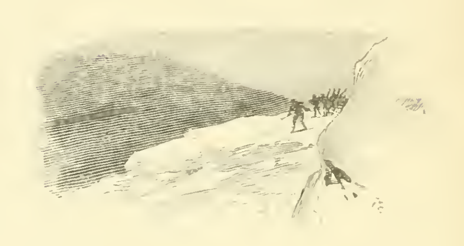
Tout à coup, au loin, on les vit surgir en désordre, rapides. Tahmen les précédait, accourait de toute sa vitesse, égale à celle des daims. Anxieux, Tholrog alla vers lui :

« Les hommes des lacs sont à moins de cinq mille coudées... Ils sont en nombre et bien armés !...

— C'est bien, » répliqua Tholrog...

Plein de souci, il donna l'ordre du départ. La colère des grands efforts faits en vain grondait dans sa poitrine. Après une heure de marche, il monta sur une éminence, et il vit lui-même, à l'horizon, les lacustres qui avançaient au nombre d'une centaine. Malgré la distance, il crut reconnaître parmi eux, à sa démarche et à des particularités de costume, Rob-In-Kelg, frère d'Eï-Mor.

Et les montagnards fuyaient avec vitesse, suivant les issues difficiles, montueuses, où les ennemis, moins exercés, passeraient avec peine.





VI

LE GRAND LAC DES ARIÈS

C'est un matin. Un jeune et doux matin comme il y en eut depuis des milliers de siècles, comme il y en aura durant des milliers de siècles. Le grand lac des Ariès s'éveille. Le monde est frais et neuf pour la bête et pour l'homme. Le repos a refait la douce illusion que tout recommence. La feuille, la corolle mouillée, la tigelle, le grand tronc d'arbre se trempent dans l'immense couvée de lumière, dans l'étreinte de cette paternité qui revient le matin et disparaît le soir.

La bête aime, travaille, combat et s'enfuit. L'aile rame, la queue du poisson trace l'hélice, la larve rampe près du reptile et du ver, les pattes marchent, se replient et bondissent. C'est la joie, la terreur, l'amour et la colère.

L'un est doucement à l'abri dans sa bauge ou sa nichée — l'autre est en fuite sous la feuillée ou sur les cailloux — l'autre encore se campe pour attendre l'ennemi.

Et l'homme aussi s'est éveillé sur le Grand Lac des Ariès. Il va travailler, lutter, aimer et chasser. La volonté de vivre agite son cœur. La race est fière et jeune; l'eau, la terre, le firmament sont pour elle d'infinis trésors! L'avenir s'ouvre plein de force et de béatitude.

Ah! que le grand lac est une belle patrie, que les plaines sont vastes et les forêts mystérieuses, que l'univers est confus et plein de promesses, que le ciel est fort par les nuits d'hiver, volupteux par les nuits d'été.

Le rêve humain est déjà haut pour l'Arié: de la terre d'Asie, des plateaux de l'Himalaya, les émigrants ont rapporté des notions complexes. Leur cerveau porte une civilisation proche; ils ont dénombré des bêtes, choisi des plantes, aimé des fleurs, tracé la figure de quelques hiéroglyphes.

Si le ciel est proche encore, ils l'ont déjà

bien agrandi : ils ont classé des étoiles. Des dieux rôdent dans les vents; des eaux immenses enveloppent la terre.

Ils ont l'industrie et l'art, de rêveries ingénieuses et naïves sur la nature des choses, un sens merveilleux de l'idéal, un confus respect pour tout ce qui respire, et dont sortira la plus douce religion que les hommes doivent connaître.

La Terre, les Vents, le Crépuscule, les Eaux, les Plantes et leurs métamorphoses, les Bêtes et les Bestioles, la Terre qui porte tout ce qui croît, l'Astre qui va toujours vers l'Occident, la Clarté et les Ténèbres, la Mort et la Vie, l'Outil, l'Arme, la domestication de certains animaux, l'Œuf, clef des Mystères, sur tout cela les âmes d'elite ont déjà réfléchi et divagué.

L'Expérience de leurs Sages, Expérience minutieusement transmise, leur a appris des choses que parfois des successeurs plus civilisés oublieront. Ils savent sur la vie des êtres des secrets sans méthode, mais fins et délicats qui se perdront un peu quand la sagesse ira vers des Cités, quand la Sagesse oubliera l'immédiate nature.

C'est au matin. Les guetteurs de nuit, debout sur les rives et sur les angles des villages aquatiques, sont allés dormir.

D'autres guetteurs les remplacent. On peut voir au loin sur des collines quelques campements de guerriers : les Ariès attendent les ennemis des hauts lacs, les sombres ennemis qu'ils nomment les Ou-Loâ.

Sur tout leur territoire les combattants sont prêts. L'horizon est surveillé, des émissaires sont allés en aval du fleuve prévenir les autres tribus de la race. Déjà, trois mille hommes peuvent se réunir au premier signal. C'est la Guerre : les Ariès l'ont acceptée pour eux-mêmes et pour leurs amis blonds des montagnes.

Malgré l'inquiétude de l'armée nombreuse des Ou-Loâ dénoncée par les envoyés de Kiwasar, les Ariès n'ont point interrompu leurs coutumes.

Et, au matin, les prêtres ont chanté les Dieux-Crépuscules, puis le Grand Dieu lumineux jailli des montagnes, l'Œuf immense du Monde.

Tjandrinahr, le plus subtil des Ariès des Grands lacs, songe pendant les prières. Il sait que les Hommes ne prient pas seuls le soleil. Il sait que les oiseaux ont un culte, que l'Aurochs vénère la Lumière et qu'une bête existe, une bête que les Ancêtres ont vue, qui a enseigné aux hommes l'adoration.

Le soleil est monté. Œuf de flamme rouge d'abord, le baiser du firmament l'a rendu plus clair. Tjandrinahr, sachant qu'il voit chaque brin d'herbe, visite chaque graine, ouvre lui-même largement ses yeux pour laisser entrer ses divines caresses.

Les Ariès ont pris le premier repas, le gâteau de froment, le poisson, la crème des chèvres ou des vaches. C'est un doux moment. Dans les cabanes déjà intimes, les familles ont la joie de l'abri, l'élan des caresses, la force des paternités.

Tjandrinahr a mangé auprès des siens. Ses filles et ses fils sont heureux; lui, il a la gravité et la douceur de sa grande race. Le bonheur est avec lui. Sa force protège et n'accable pas. Avec moins de travail, il accomplit des choses plus étonnantes que les autres. Sa faute est d'aimer trop à guetter les plantes, les bêtes, la terre, les eaux. Subtil en guerre comme en paix, il eût été le Chef suprême, s'il n'avait perdu ses jours à percer les mystères: il n'est que Chef de Tribu.

Dans le matin sacré, il contemple le lac. L'eau est vaporeuse. Les brumes se lèvent lentement. Partout, on aperçoit les îlots sur pilotis, les demeures des hommes, les toits

couverts de joncs et d'herbes, de paille et de roseaux.

Et les sensations de Tjandrinahr ont la vigueur et l'imprécision des sensations d'enfant. Elles sont naïves et complexes ; elles s'entremêlent de visions très fines et de conclusions erratiques. Sa pensée, tantôt voit avec logique, puis flotte dans des chimères nébuleuses ou dans de grosses hypothèses. La vie, qui semble naturelle aux autres, l'étonne. Tout acte l'étonne. Le Pourquoi ? erre et revient dans son cerveau...

Mais le travail commençait. Les femmes tissèrent le lin pâle, la merveille de l'étoffe solide faite de l'adroite alternative des fils. Les hommes taillèrent l'arc et la massue, polirent, aiguisèrent les haches de bronze. D'autres faisaient le filet de pêche, la pointe des lances, écrasaient l'orge et le froment entre les pierres polies.

Cependant des filles trayaient le lait avant le départ des troupeaux. Bientôt, vaches, urus, chèvres, porcs noirs, moutons des tourbières, s'épandirent sur les vastes pâturages où le chien savait, comme aujourd'hui, les conduire. Comme on n'était pas dans la saison des labours, les charrues, faites d'un

arbre à branche aigue, reposaient aux abords du lac.

Tjandrinahr, quittant l'île, entrant sur les plaines fécondes, songeait au travail des Hommes. Un groupe, qui enfonçait des pilotis dans les eaux, l'émerveilla sur la puissance de ses frères.

Il s'arrêta à les voir plonger et revenir, aller, jusqu'au fond, creuser avec leurs outils :

« L'homme est fort, » se dit-il.

Il alla interroger les sentinelles, envoya des émissaires vers les collines, donna des ordres pour les troupeaux. Le soleil montait. Dans le tiède matin, des centaines d'adultes et d'enfants nageaient, se poursuivaient avec une aisance d'êtres mi-aquatiques.

Très loin, une cinquantaine de jeunes gens évoluaient dans une course à la nage. Comme une flottille vivante ou comme un banc de cétacés, ils fendaient les eaux bleues, plongeaient, reparaissaient. Autour d'eux fuyaient les brochets, les vipères s'enfonçaient rapides et la masse des nageurs se dispersait, les plus vites se détachaient solitaires.

Ailleurs, des pêcheurs jetaient leurs filets ; des mères portaient des nouveaux-nés ; une troupe de chasseurs allait chercher la chair

du cerf, de l'aurochs et du sanglier. Armés de harpons, quelques uns visaient les brochets dans l'eau claire.

Tjandrmahr, marchant toujours, arriva auprès d'un campement singulier. Des hommes grêles, au visage couleur de cuivre, se tenaient autour de trous embrasés. C'étaient les Immohys.



Leurs chevelures bleues pendaient en anneaux, une expression panique et nomade rendait leur regard à la fois aigu et vague. Toute leur personne exprimait l'énigme, les travaux mystérieux, une antiquité formidable. Leurs mains étaient petites, leurs gestes agiles, leur bouche rusée et opiniâtre.

Et leurs légendes étaient pleines de cavernes, de séjours profonds sous la terre, de



vie inconnue, d'animaux, de dieux et d'hommes vivant dans un univers sans soleil et sans etoile.

Avec des paroles amicales, Tjandrinahr et les forgerons de l'airain se saluèrent. Comme de coutume, le Chef Arié contemplait avec admiration le travail du feu et du metal.

Ce travail n'etait plus un secret pour la race intelligente des Ariés. Depuis longtemps, ils les connaissaient. Mais ils ne tentaient pas d'empiéter sur l'œuvre de leurs alliés, autant par convention tacite et loyale que par nécessité.

Les Immohys tiraient le cuivre et l'etain de regions lointaines, asiatiques, par des caravanes regulières de gens de leur espèce qui les apportaient à travers d'immenses territoires. Les dépouiller de leurs matériaux, c'eût été s'en priver à jamais. L'anathème de tout le peuple Immohy, à cette époque merveilleusement uni à travers sa dispersion, en communication ingenieuse et hardie de l'Himalaya aux Alpes, de l'Ocean indien à la Méditerranée, cet anathème eût enveloppé l'agresseur.

Peu guerriers eux-mêmes, les Immohys eussent chargé d'autres hommes de leur vengeance, en les armant, en leur enseignant

d'antiques secrets, illusoires, mais propres à terrifier les ennemis.

A cette époque, les essaims Ariès d'Europe — encore en petit nombre — avaient l'amitié des Immohys. Cette amitié se maintenait grâce à un respect profond de la race guerrière et agricole pour la race industrielle. Celle-ci, race de moindre avenir, presque incivilisable, tenait infiniment à son monopole, y voyait une supériorité à la fois effective et sacrée, et l'acceptation de leur supériorité industrielle par les Ariès flattait profondément les Immohys.

Tjandrinahr demeura là quelque temps, puis il s'enfonça dans le paysage, dans les forêts et les pacages. Il pensait profondément au Travail, à l'Amour, à la Guerre.

Peu à peu il entrait dans un grave paysage, forêts entrecoupés d'herbages et où coulait une rivière. Et les bêtes succédèrent à l'homme.

Tjandrinahr allait visiter un poste de sa tribu, en observation à une demi-journée demarche.





VII

TJANDRINAHR AUX SOLITUDES

Quand Tjandrinahr se trouva dans les solitudes, il marcha aussi silencieusement que le ver qui rampe. Son œil merveilleux, son oreille miraculeuse, se tendaient pour scruter les événements et les êtres. Ce qu'il avait appris par lui-même, et ce qu'il avait appris par son père et par son aïeul, revenait à sa mémoire tenace et se mêlait aux choses récentes.

Et il retrouvait parmi les bêtes, toutes les choses essentielles des hommes, et d'autres aussi, qu'il jugeait divines.

Les plaines et les bois recélaient la vie innombrable. Partout l'arbre hercule et le gracieux calice, l'abondance de l'herbe et de la racine, les bêtes insoumises à l'homme. L'énorme aurochs paissait dans les clairières et sur les herbages. Encore plein de force, ses troupes ne rencontraient pas de bêtes rivales et dans les mois où l'humeur des herbivores est rude, toute la création fuyait devant lui. Tjandrinahr l'admirait avec force, rêvait de bêtes plus énormes encore, entrevues par ses pères.

Des chevaux galopaient, épiés par les grands loups, effarés à l'arrivée de quelque ours descendu des montagnes. On entendait la voix profonde et chevrotante des vieux cerfs, le grognement des porcs sauvages, le bêlement des moutons à cornes de chèvres. Des biches bondissaient avec leurs faons, les hérons abondaient au bord des mares fraîches, la poule d'eau barbottait auprès de son délicieux nid, dans les roseaux, le râle fuyait parmi des herbes, le martin-pêcheur resplendissait.

En quantités infinies les ramiers s'abattaient, et pâturaient les oies, s'éparpillaient les canards, les cygnes, les graves cigognes ; les bandes de corbeaux accouraient sous le planement des vautours ; la pie furetait ;

les dindons disputaient la place à des coqs et à des poules échappés aux hommes et redevenus sauvages ; le faisan magnifique criait dans les halliers.

Une population aussi féconde foisonnait dans les rivières : vairons, tanches, barbeaux, salmonides, chabots, monstrueux brochets, épinoches. Plus d'un de ces derniers gardait encore sa jeune famille. L'épinoche est un père admirable qui s'épuise pour les siens : naguère, au temps où il venait de construire son nid, tout brillant il attendait les femelles et les conduisait pondre dans son ingénieuse demeure. Puis, un mois durant, il a surveillé la couvée, il l'a défendue contre les grands voraces, puis il s'est harassé à nourrir la jeune famille, à lui multiplier ses soins ingénieux et, poisson, la paternité l'a égalé à l'oiseau...

Dans tout le paysage planait encore la joie d'éclosion, l'immense poésie des naissances : des coquilles venaient de se briser à peine, ou bien les becs frêles frappaient à la porte et préparaient le passage. Partout des mères écoutaient le toc-toc des jeunes captifs, aidaient délicatement à ouvrir la porte de l'œuf.

Partout des mâles rapportaient la pâture au ménage ou, posés sur une branche sur-

plombante, égayaient la couvaison tout en se balançant au vent. C'était l'angoisse sacrée, l'allégresse vibrante. Les nouveaux-nès humides séchaient dans la pénombre ; les becs tendus se levaient béants à la becquée; pattes graciles, yeux vifs s'agitaient, et dans l'océan de l'air, l'approvisionnement immense de cent mille esquifs vivants charriaient les grains, la larve, le vermisseau, l'insecte, le fruit, vers les petits refuges oscillants.

D'ailleurs presque tous les artistes avaient terminé leur œuvre : la fauvette couturière, depuis longtemps cousu son nid ; la dinde creusé son trou ; les moineaux républicains établi leurs rotondes; le chardonneret arrondi sa coupe exquise, le loriot suspendu son escarpolette, le héron bâti sa héronnière.

Cependant, dans un monde plus minuscule, l'araignée-lycose traînait avec elle le sac où elle avait mis ses petits ; l'araignée-loup enseignait la chasse à sa progéniture ; les nourrices-fourmis apportaient, au bord de la fourmilière, les nourrissons pâles ; les guêpes farouches allaient saisir les proies vivantes, les étourdissaient, garnissaient le nid d'une provision de chair fraîche engourdie, dont les petits devaient se nourrir plus tard: la larve en s'eveillant

dans sa cellule trouvera des araignées ou des chenilles ou des abeilles ou des buprestes. Et des insectes coureurs vont déposer, dans d'autres nids, leurs larves qui vivent du bien des autres ou qui même dévoreront ceux qui doivent éclore avec eux.

La guerre s'agite à côté du poème d'amour. Toutes ces merveilles si lentes à croître en finesse et en force, au prix de tant de peines, d'essais, de tâtonnements et d'hérédités accumulées, tous ces trésors de vie, oiseaux et oisillons, larve et coléoptère, éclatant, menu et grand mammifère, toute cette épargne divine de formes et d'organes, tout cet inestimable labeur — un coup de dent, un coup de griffe, un dard ou un aiguillon, enfin un mouvement brutal l'anéantira en un instant, et le cadavre, la chair vivante garnira la gueule, le suçoir, le mufle ou la bouche, s'enfoncera obscurément dans les estomacs.

C'est la guerre si étroitement liée à l'amour que, dans la nature, il n'est point entre elles de nuances: contre la prodigieuse fécondité qui se tue elle-même, voici venir la prodigieuse voracité qui régularise l'élan ; contre le travail délicat, voici l'éternité des coups de

massue, les assassinats brutaux et simplistes.

Chaque terroir immense ou minuscule recèle l'embuscade, les armes, la fureur et la terreur de vivre. Tout s'éteint, s'étouffe, s'empoisonne, se mord et se dévore. Au croisement de leurs galeries, deux taupes se rencontrent et se livrent une bataille hideuse, où la victorieuse dévore la vaincue.

La martre massacre sans pitié et se défend avec un héroïsme sanguinaire contre les ennemis dix fois plus forts qu'elle ; le furet suce la cervelle du lapin et dévore sa proie vivante.

L'hirondelle n'interrompt le carnage qu'au crépuscule. Le brochet et sa rivale, la perche, dévorent tout le long de la rivière ; sitôt qu'une poule saigne de quelque blessure, les autres la terrassent et la mangent pendant qu'elle tressaute encore.

Le faucon arrive sur la héronnière ; les coqs se hérissent et se précipitent en des mêlées ardentes ; la larve de l'ichneumon s'éveille dans son nid vivant, — une chenille qu'elle consomme à l'aise — le carabe ravage les scarabées herbivores ; la guêpe emporte partout ses conquêtes, abat l'araignée, l'abeille et la chenille ; et le petit épinoche fond impétueusement sur des poissons vingt fois plus gros que lui-même. Partout le

loup guerroie contre le cheval, le cerf et la biche, et aspire le noble sang des beaux herbivores.

Tjandrinahr, en marchant, assistait à quelques scènes du vaste amour et de la vaste guerre. Vers la onzième heure, se reposant de la chaleur du jour, la nature lui donna un spectacle. C'était sur une lisière sylvestre. La rivière avançait devant lui à travers une savane entrecoupée d'arbres et de marécages.

Tjandrinahr jouissait de l'ombre d'un frêne. Sur une haute branche, une pie l'observait. Une immense araignée, ayant fini de faire une reprise à sa toile teinte en jaune, surveillait les allures de la foule bourdonnante des diptères. Toute espèce de larves croissaient dans un vieil arbre tombé, et des chefs-d'œuvre minuscules s'y épanouissaient.

Auprès de la rivière, des castors étaient rassemblés. Ils construisaient une digue.

Déjà, un vieil arbre était fixé en travers du cours d'eau; les artisans se répartissaient la besogne. Les uns coupaient les menus arbres ou les grosses branches, les transformaient en pièces semblables, les épointaient. Les autres, par escouades fixaient les pieux dans la rivière, d'autres

plongeaient sous les eaux, d'autres maintenaient les pièces contre le vieil arbre ou cherchaient la terre et la preparaient de leurs pieds et de leurs fortes queues-truelles, et maçonnaient les intervalles des pilotis.

Dans la solitude, ainsi travaillait la petite colonie — et Tjandrinahr, de loin, reconnaissait les précurseurs de l'homme lacustre, les éducateurs de ceux qui construisirent des villages sur les eaux.

Un petit cri de détresse le détourna ; à quelques pas il vit apparaître une vipère tenant un pauvre oisillon, un troglodyte. La bestiole se debattait dans les affres de l'agonie. A un mouvement de l'homme, la vipère se détourna de sa route, voulut s'enfoncer dans un buisson, et tout à coup apparut un petit quadrupède vêtu d'épines, à la physionomie douce, un hérisson. A sa vue, le serpent lâcha sa proie, siffla, reprit sa proie, s'enfuit.

Mais le hérisson, d'un petit pas vif la rejoignit, la frappa de la patte ; le reptile accepta la lutte, dressa sa tête fine aux yeux mornes, darda ses crochets. L'autre, sans prudence, flairait la gueule venimeuse. Avec fureur, cette gueule frappa et mordit au museau le petit quadrupède, à trois reprises. Il n'y prit pas garde, il fit quelques efforts

pour saisir l'ennemi, et reçut de nouvelles morsures.

Puis, soudain, la vipère fut saisie, sa tète broyée entre les dents du hérisson ; en un instant, celui-ci dévora près de la moitié de la vaincue. Après quoi, léchant ses lèvres invulnérables au venin, il emporta tranquillement le reste, le tronçon du reptile qui palpitait, se tordait, s'enroulait dans une horrible vitalité.

Tjandrinahr songeait à se remettre en route. — Un hennissement de détresse lui parvint et par dessus une colline accourut un grand cheval sauvage. De robe aubère, sa tête pointait, aristocratique, et dans la vélocité de sa course, des bonds de dix coudées, sa crinière se dressait, ses yeux luisaient pleins d'angoisse. Derrière, une troupe de loups de haute taille, nerveux, infatigables, chassaient méthodiquement. Pourtant, le cheval avait l'avance, et moins las qu'effrayé pouvait la tenir et l'augmenter.

Meute et proie allant parallèlement à la rivière, passèrent à cent pas de l'homme avec une vélocité foudroyante. Pour continuer la course, il fallait longer un petit bois de frêne et, à mesure qu'ils s'en approchaient, les loups s'éparpillaient, se disséminaient.

Il y eut une péripétie : de nouveaux venus surgirent, une douzaine de loups postés malicieusement à l'avance dans le bois. Éperdu, le fugitif revint en partie sur ses pas, et dans le paroxysme de la terreur, de l'amour de vivre, tout son bel organisme de course s'accéléra encore, ses jarrets lancèrent le grand corps aussi vite que les ailes lancent le faucon ou l'hirondelle.

Mais la troupe des loups l'entourait de toutes parts. Il en renversa quelques-uns, d'autres se présentèrent : sa course coupée, détournée, il se trouva dans un grand cercle de bêtes hurlantes. Désespéré, il essaya la lutte, il rua frénétiquement. Un vieux loup lui bondit à l'échine, un autre le mordit cruellement à la gorge. Il se secoua, il se dégagea une minute, il hennit lugubrement.

Alors, tous ensemble, les carnivores le couvrirent, le dépecèrent à grandes plaies dans le ventre, les flancs, le poitrail, et la noble bête paya son tribut aux lois inéluctables.

Tjandrinahr vit encore deux ou trois fois se soulever la victime, les entrailles répandues et qu'arrachaient les loups, la gorge béante, la chair, le cuir enlevés, les os à nu, puis elle gémit péniblement, elle disparut

peu à peu, lambeau à lambeau, dans les gueules sanglantes des loups, dans les sépulcres des estomacs.

Cette lutte, les hennissements d'agonie, les hurlements de triomphe avait attiré du monde. Partout fuyaient des bêtes ahuries. Un aurochs étonné, éveillé d'un gros somme, s'élança au hasard et fonça d'une manière farouche. La bête monstrueuse traversa le troupeau des carnivores. Un loup, par malheur, se trouva sur sa route. L'Aurochs roula sur lui à l'improviste. Le loup était puissant, expert, agile. Mais les cornes puissantes l'enlevèrent sans efforts. Projeté, décousu, ils le lancèrent dans l'espace. Et tous les fauves furent heureux de fuir, de s'écarter des cornes implacables du roi des forêts et des savanes.

Tjandrinahr alors reprit sa route.

Il quitta le bois, il franchit des collines. Il atteignit enfin le poste Arie, non loin d'un grand marécage. Une vingtaine d'hommes y attendaient, dont le plus âgé dit à Tjandrinahr :

« Père, des hommes de la montagne se sont refugiés dans le marécage, attaqués par des Ou-Loâ.... Nos alliés sont en petit nombre... les Ou-Loâ plus de cent. .

— Il faut — répondit Tjandrinahr. — réu-

nir les postes les plus proches — et tenter de secourir les hommes de la Montagne... »

Les montagnards fuyaient. Ils avaient d'abord une avance de cinq mille coudées. Mais cette avance diminuait à cause des femmes, quoique toutes marchassent avec célérité. Er-Mor, malgré l'approche des siens, Eyrimah, en dépit de l'impulsion confuse de son être, fuyaient loyalement : chez la fille de Rob-Sen, c'était un sentiment d'orgueil et d'admiration pour Tholrog; chez Eyrimah, la reconnaissance, l'amour de race, et aussi l'incertitude sur son sort, combattaient sa tendresse pour In-Kelg.

Continuellement, les lacustres gagnaient du terrain. D'abord, on ne les vit que par intervalles, au hasard des escalades ou des descentes. Maintenant, dans la plaine où s'élevaient de rares monticules, toujours une partie des leurs était perceptible.

Souvent, leurs clameurs s'élevaient menaçantes; ils brandissaient leurs lances ou leurs grands arcs. Les montagnards couraient taciturnes, autant que possible en ligne droite, guidés toujours par Tahmen qui avait appris cette chose rare et difficile de ne pas décrire des courbes en mar-

chant sur un plateau ou sur une plaine.

Le terrain devint humide, semé de petites mares; la fuite se ralentit d'autant. On marchait parfois dans une véritable boue, sur des pourritures végétales. Et, par malheur, il ne semblait pas que ce dût finir: les mares, les détritus s'accumulèrent.

Tholrog chercha quelque issue latérale: à droite, à gauche, le paysage était de même nature, plus marécageux même. A tout hasard, il fallut continuer: la marche devint presque impraticable. Un véritable marécage s'étendit, entrecoupé d'îles où des hérons se tenaient sur leurs hautes échasses, les unes dans le rêve immobile de leurs race, les autres en chasse? Des grenouilles coassaient. Parmi les joncs on voyait fuir de menus reptiles, s'agiter des poules d'eau.

Pendant que les montagnards hésitaient, des hurlements s'élevèrent. En se retournant, Tholrog vit les lacustres à deux mille coudées. Il répondit à leurs menaces par un long rugissement de trompe, chercha de l'œil quelque issue ou quelque position de combat. Talonnés par la proximité de l'adversaire, les montagnards multiplièrent leurs efforts. L'eau les arrêta, perfide, à fond croupi, enlaçante, pleine d'algues, de plantes filamenteuses, de roseaux. Un de

ceux qui marchaient en tête manqua de s'engloutir. Il fallut obliquer, longer le marécage. Les lacustres n'étaient plus qu'à mille coudées : Eyrimah et Ei-Mor avaient reconnu parmi eux Rob-In-Kelg.

Mais eux aussi avançaient moins vite ; et même, à cause de leur grand nombre, ils ne profitaient pas aussi bien des endroits favorables. Forcés de se diviser souvent, ils perdaient du temps à s'attendre, à assurer le parallélisme de leurs mouvements. Néanmoins, l'issue de la poursuite n'était pas douteuse : les hommes de Tholrog ne pouvaient que longer le marécage ou rebrousser chemin ; l'une et l'autre alternative menait au contact avec l'ennemi. Aussi n'espéraient-ils qu'un passage à travers le marécage même. Tous le cherchaient avec anxiété, scrutant le sinistre paysage.

« Voilà ! » cria soudain un guerrier.

Il montait une sorte de sente étroite qui allait loin sur les eaux. Tholrog, Irkwar et Tahmen, la tâtèrent et la trouvèrent molle de surface, dure de fond. Il n'y avait pas à hésiter, les lacustres étaient à presque portée d'arc. Tholrog s'engagea sur la petite

chaussée. Dans sa plus grande largeur elle permettait à trois ou quatre hommes de passer de front : souvent, il fallait y aller à la file.

En dépit de ces difficultés, la fermeté relative du sol donnait quelque avance aux fugitifs. Les lacustres s'en aperçurent, lancèrent des flèches : elles n'arrivaient pas à la chaussée ; elles s'enfoncèrent dans les algues. Les montagnards n'en allèrent que plus vite, quoique avec appréhension, car ils ne savaient où ils aboutiraient. Des amas de végétaux leur cachaient la perspective, et les premiers lacustres atteignaient la petite chaussée.

Les joncs, les grands roseaux s'écartèrent. Tahmen fit un geste d'inquiétude : le chemin finissait. Une espèce de presqu'île triangulaire s'étalait, presqu'île rocheuse, escarpée, couverte de rares saules décrépits. Tholrog examina ce territoire d'un œil morne. C'était la fin ; la fuite s'arrêtait, le combat devenait inévitable.

La presqu'île toutefois se prêtait à la défense. Avec ses bords un peu hauts, son réseau de plantes, on pouvait s'y mettre à l'abri. L'abord étroit ne permettait l'entrée qu'à deux hommes de front : l'ennemi perdait fatalement une grande partie de son avan-

tage numérique. Si les montagnards avaient possédé suffisamment d'arcs, de flèches et de javelots, il eût été presque impossible de forcer leur retraite.

Par malheur, on ne disposait que d'une douzaine d'arcs, une trentaine de flèches, de rares javelots. En admettant que le tiers des coups allassent au but, c'était de quoi abattre une douzaine d'ennemis. Restaient la pierraille, les branches convertibles en flèches, mais en flèches garnies de mauvaises pointes prises au hasard, taillées à la hâte parmi les cailloux du refuge.

Les lacustres étaient, au rebours, abondamment pourvus d'armes de jet et de munitions. Malgré ces conditions d'infériorité, Tholrog ne crut pas le péril insurmontable.

Tandis qu'on organisait la défense, quelgues guerriers lancèrent le défi montagnard. Les trompes mugirent sur le triste paysage, sur les eaux lourdes et funèbres. Des canards s'élevèrent, les hérons s'inquiétèrent sur les promontoires...

Un grand nuage noir, un nimbus aux bords pâles, phosphoreux, palpitant, s'avançait vers le soleil, commençait à ombrer le marécage. Les lacustres tenaient conseil avant de s'engager sur l'étroite route.

Les meilleurs tireurs montagnards prirent les arcs disponibles; ceux d'Irkwar et de Tholrog étaient de grande envergure et de vaste portée. Quelques-uns taillèrent de rares éclats de pierre; d'autres façonnèrent des branches en flèches grossières.

Eï-Mor et Eyrimah attendaient avec angoisse, effarées de la sombre alternative: victoire de Tholrog ou victoire d'In-kelg. A mesure qu'approchait le combat, Eï-Mor sentait avec force s'élever en elle une grande sollicitude pour Tholrog, et, en même temps, elle s'attendrissait à l'idée de revoir son frère, de se retrouver parmi les siens. Elle n'ignorait qu'à demi sa sympathie pour l'étranger, et sans que le débat fut formulé, elle sentait avec quelle ivresse elle eût vécu côte à côte de Tholrog, s'il avait été issu des hommes des lacs.

Pour Eyrimah, son amour allait invincible vers In-Kelg, mais elle avait de plus en plus en abomination les lacustres. Elle les exécrait, les méprisait: son orgueil était d'être de ceux de la montagne. Prise entre ces sentiments, son vœu ne pouvait se préciser ou plutôt elle souhaitait obscurément que les lacustres fussent vaincus, que seul In-Kelg se tirât de la bataille et qu'on permît au jeune homme de vivre parmi ceux de la montagne.

Aussi agité, le fils de Talaun songeait à l'issue du combat et, poignante parmi les autres tristesses de la défaite, était l'idée de perdre les jeunes filles. Dans ce moment lugubre, elles combattaient encore en lui, mais combien la fille de Rob-Sen dominait la gracieuse captive de Ver-Skag.

« Ils avancent : » cria un guerrier.

Tholrog et Irkwar, l'arc à la main, observaient la marche des adversaires : ils venaient prudemment. La végétation bordait le refuge, les empêchait d'apercevoir les montagnards, tandis que ceux-ci voyaient assez bien sur la sente. Enfin, un des lacustres tendit un arc de longue portée, prit une flèche, tira. Le trait s'enfonça dans l'eau, à quelques coudées de l'abri.

Tholrog tendit l'arc à son tour. L'arme partit en sifflant, alla droit au but, dans la gorge du lacustre : il tomba. Ses compagnons reculèrent hors de portée. La voix sanglotante des trompes chanta sur les eaux.

« Ils n'ont point d'arcs aussi forts que celui de Tholrog, » crièrent les montagnards.

On vit s'avancer alors un nouveau guerrier lacustre, non toutefois d'aussi près que le premier. Eï-Mor et Eyrimah, avec trem-

blement, reconnurent In-Kelg. Il cria d'une voix retentissante :

« Si vous rendez la fille de Rob-Sen et Eyrimah... nous vous laisserons libres. »

Irkwar cependant visait le jeune homme.

« Il n'est pas assez proche, » dit-il avec dépit...

Tholrog, épouvanté de ce que ses compagnons pourraient vouloir céder aux conditions d'In-Kelg, garda le silence. Il entendit avec un frémissement de gratitude Tahmen qui disait :

« Croirons-nous à la parole des Hommes des Lacs ? »

Les montagnards, animés du premier succès de leur chef, répondirent par des clameurs méprisantes, et Tholrog, s'avançant d'un pas hors du refuge, répondit :

« Le sort d'Eï-Mor sera décidé après la fin de la guerre ! Et pour la fille des montagnes nous ne la livrerons jamais !

— C'est bien ! » cria le fils de Rob-Sen.

Il banda son arc, moins grand que celui de Tholrog. Les montagnards ricanèrent, In-Kelg tira, et au profond étonnement de tous, sa flèche arriva jusqu'au refuge, frôla la tête d'Irkwar. Instantanément, le jeune lacustre mit une autre flèche et Tholrog, atteint à la gorge, poussa un cri de colère.

Hors de lui, il s'élança, fit plusieurs bonds, tendit son arc : le trait s'enfonça dans l'épaule du fils de Rob-Sen. Quelques flèches mortes tombèrent auprès du montagnard. Alors, des clameurs farouches. Les âmes sauvages palpitèrent de la rage des batailles, des haines tumultueuses des races. Par crainte du poison, Hogioé suça fortement la blessure de son frère : peut-être inquiétante, elle avait peu de profondeur.

Eï-Mor, Eyrimah étaient épouvantées ; leurs mains tremblaient comme leur poitrine : l'abomination était venue ! La vie leur parut plus lugubre que le livide marécage où le soleil ne luisait plus, où l'ombre fiévreuse des grands nimbus frémissait.

Une odeur d'orage et de mort, de gaz lourd, se dégageait parmi les pourritures de l'eau et des plantes ; un vent de lamentation montait par intervalles, tournait sur lui-même avec un bruit clapotant, une moiteur pesante.

Alors, il vint à pas lents un colossal lacustre. Aussi haut qu'Irkwar, plus large encore avec son visage court de carnivore peint d'une couleur rouge, sa poitrine mi-nue, profonde, renflée, il réalisait un type de monstre indolent comme les tigres, comme eux fait pour l'élan, pour le déploiement

d'une force rapide et féroce. Sa voie s'éleva pleine d'insultes. Il dit l'éternelle victoire des Hommes des Eaux, la défaite séculaire des montagnards :

« Qui d'entre vous oserait me regarder en face ? »

Tholrog, Irkwar, Wamben le défièrent :

« Que les tiens osent s'éloigner jusqu'au bord du marais ! »

Le colosse l'exigea de ses compagnons. D'abord ils s'y refusèrent, car les lacustres n'aimaient pas les combats singuliers, race de fourmilière et non d'individualisme. Devant l'insistance de leur champion, et avec l'orgueil de le voir si grand et si terrible, ils cédèrent pourtant.

Tholrog voulut se rendre au défi ; mais ses compagnons, Irkwar surtout, l'en empêchèrent :

« Tu es blessé, laisse-moi partir. »

Irkwar l'emporta. Armé de la massue de chêne et de la hache de pierre, il alla au-devant du lacustre qui, une hache à chaque main, attendait dans une magnifique pose de guerre. Et tous deux réalisaient des types rares, de superbes humains créés pour la lutte contre la nature et contre les êtres.

D'infinies expériences se résumaient dans

leur musculature dense et véloce, dans leur ossature harmonieuse, dans leurs têtes fortes et légères, bien posées en équilibre. Mais toutes les formes étaient plus carrées chez le lacustre, plus oblongues chez Irkwar. Les têtes résumaient cette différence : celle du montagnard était longue, le front coupé net sans saillies latérales, l'occiput en carène ; celle de l'autre était ronde, le front large, les tempes renflées, l'occiput bref et très compact.

Le visage d'Irkwar, à l'épiderme frais, rougi d'un beau sang pur, éclairé d'yeux francs et lumineux, que la colère faisait resplendir tout en les rendant confus, était couvert d'un poil abondant, clair et doux. Le visage du lacustre, très court, aux mâchoires contractées et proéminentes, aux farouches yeux jaunes abrités de grosses paupières, au menton fuyant et pourtant épais, au poil sombre, marquait l'opiniâtreté et l'âpre courage des grands rôdeurs carnassiers.

Les yeux mi-clos, légèrement ramassé, il regardait venir l'adversaire. A mesure, Irkwar s'animait, la colère belliqueuse brouillait son bleu regard, ses artères de sanguin s'enflaient, battaient impétueusement. Il arriva ainsi à cinq pas du lacustre :

« Homme des Lacs, je suis venu. »

L'autre ne le comprit pas, brandit ses haches. Irkwar leva sa massue. Et ils se regardaient attentivement, cherchant à se surprendre. Irkwar s'impatienta le premier, s'élança. La grande massue tournoya, frappa. Elle tomba sans atteindre. Le lacustre avait quitté sa place. Condensé, tout son être exprima la force, la musculature qui va se détendre foudroyante. Irkwar, avec l'instinct des natures de lutte, vit cette pose redoutable, se campa en bel équilibre pour recevoir le choc...

Ce fut l'élan du lion. Tout, le saut, la projection des bras, des deux haches, concourait au même but. Le regard impétueux d'Irkwar perçut chacune des phases de ce mouvement : sa massue se posa en travers de la volée des haches, sa propre hache se leva pour la riposte, et tout se passa comme un heurt d'avalanches. La massue fut arrachée, roula dans le marécage, avec une des haches du lacustre. La hache d'Irkwar riposta, un peu tardive, car le montagnard avait chancelé. Le colosse brun put éviter le coup.

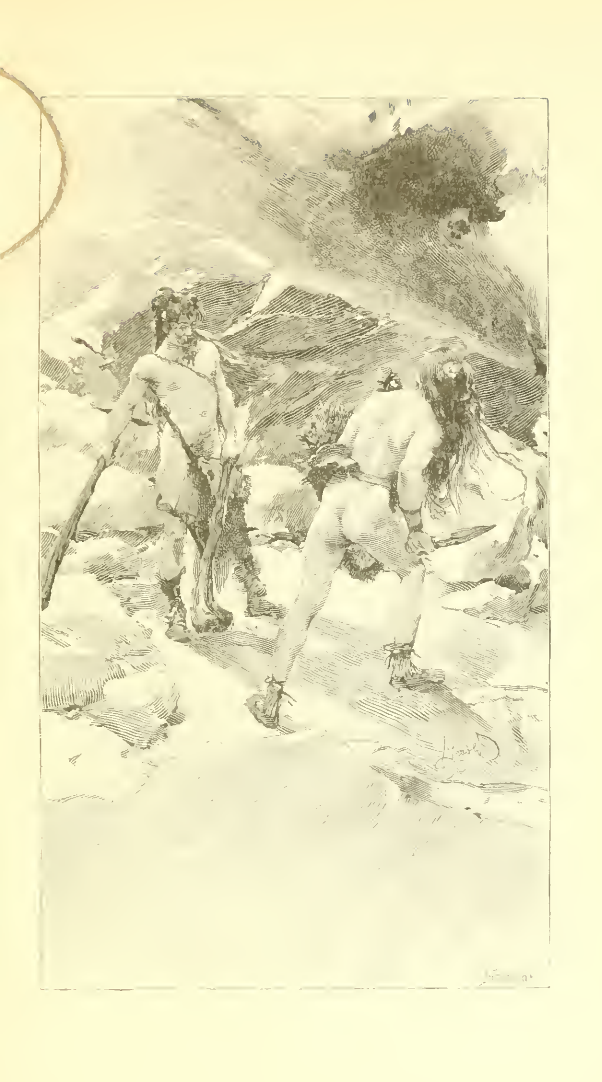
Ils se retrouvèrent en défense, intacts, mais ayant mesuré leurs forces, pleins de haine respectueuse l'un pour l'autre.

Alors, avec des feintes, leurs haches tournèrent, menacèrent, cherchant le découvert. A une avance d'Irkwar, le lacustre poussa un hurlement pour étonner l'adversaire, para un coup de revers, se précipita. Le géant blond recula, frappa. Son coup emporta une partie



de l'oreille gauche du lacustre, écorcha l'épaule inclinée. Mais à la reprise, Irkwar fut atteint sous la hanche d'un coup qui, quoique très amorti par une parade, entama la chair.

Farouches alors, ils redoublèrent leurs attaques. Leurs haches fracassantes se rencontrèrent plusieurs fois, s'ébréchèrent. Et de nouveau le lacustre hurla, fit sa terrible attaque. Irkwar l'arrêta d'un contre-élan ; et les haches, heurtées frénétiquement,



volèrent en éclats. Tous deux ne tenaient plus qu'un tronçon de pierre.

D'un accord tacite, se regardant aux yeux, ils jetèrent ces débris ; ils se trouvèrent sans armes, dans une grande ardeur de mesurer leurs forces nues. Et chacun voyait mieux encore la splendeur musculaire de son antagoniste et l'incertitude de la victoire. Sur leurs bras en arrêt, sur leurs vastes épaules, la force était inscrite, la force vivante, jeune, palpitante. Leurs torses s'élevaient orgueilleusement, sans tare, avec de beaux pectoraux durs, carrés chez le lacustre, arrondis chez Irkwar. Toute leur chair exprimait un poème de superbe humanité, digne de vaincre les fauves immenses et les colossaux herbivores.

Irkwar reprit le combat. Son poing s'abattit sur l'ennemi, le fit chanceler. Mais lui-même, immédiatement, reçut un coup redoutable, et renonçant à toute action indirecte, ils fondirent l'un sur l'autre, étreints dans la sauvage fureur de la lutte corps à corps.

Alors, ce fut la vacillation lourde des poitrines, le heurt assourdi des membres, le craquement des jointures, les rauques défis des reprises. Sur la chaussée étroite, le combat se compliquait de la proximité du

marécage où chacun essayait de pousser l'adversaire.

Le lacustre, heurté à une souche, trébucha, son genou plia. Irkwar le tint mi-incliné, pesa puissamment et tenta de l'abattre par une demi-volte. Mais l'autre, gardant un genou en terre, changea son étreinte avec vélocité, souleva le montagnard. Irkwar alors prit à pleines mains la tête de son adversaire, la tordit, s'arqua pour la chute. Abattu terriblement, il réagit en tournant: tous deux roulèrent côte à côte, mais Irkwar un peu au-dessous.

Couchés en travers de la route, tout en déployant le maximum de leurs forces, ils demeuraient immobiles, neutralisaient mutuellement leurs efforts. Soudain, Irkwar céda au désavantage de sa position, prit lui-même son élan pour rouler, et à son tour le lacustre se trouva à demi-vaincu. Haletant, il relâcha son étreinte, il frappa Irkwar au visage avec violence. Irkwar rendit le coup.

Ils se retrouvèrent debout d'un élan, et comme naguère, ils s'observaient avec autant de haine que d'admiration, pleinement conscients de l'égalité de leurs forces! Leurs âmes planaient dans la large volupté guerrière. qui balance l'amour. Ils étaient dans

une grandeur mystérieuse, un sentiment de funèbre et solennelle beauté, je ne sais quel étrange reflet de temps infiniment reculés où leurs ancêtres combattaient les puissances des forêts, les vastes vies.

Mais dans le géant lacustre, cela ne soulevait qu'un plus âpre désir d'abattre l'ennemi, de déchirer, de piétiner son cadavre, tandis qu'en Irkwar s'éveillait un indéfinissable regret, une aube de fraternité pour le splendide adversaire...

Leurs poings se tendirent comme au début de la rencontre. l'homme des lacs se ramassa, se condensa pour son redoutable bond de grand fauve, et le rapide instinct guerrier d'Irkwar réagit dans une défensive suprême.

Le corps brun s'élança, deux poings terribles s'abattirent. Irkwar glissa de côté, atteint rudement près d'une tempe. Mais pendant que l'élan emportait l'agresseur, le montagnard se rua de flanc. Des genoux, des poings, il heurta triplement l'autre, il le précipita dans le marécage.

Les cris furibonds des lacustres, les trompes rugissantes des montagnards saluèrent la péripétie. Irkwar, étonné, cherchait du regard son antagoniste : il avait plongé. Invisible quelques instants, il reparut à

vingt coudées, il rebondit sur la chaussée, ruisselant, souillé de vase noirâtre.

Immédiatement, grondant son défi, il allait reprendre la lutte. Mais rompant la convention, ses compagnons envahirent la chaussée, plusieurs tendaient les arcs. Irkwar n'eut que le temps de battre précipitamment en retraite. Il huait les lacustres :

« Lâches vipères des eaux... vers immondes... »

Les montagnards joignaient leurs injures aux siennes. A l'entrée du refuge, ils brandissaient leurs armes, ils accueillaient triomphalement leur champion :

« Irkwar a vaincu le grand urus des eaux ! »

Cependant les lacustres n'avancèrent pas jusqu'à portée de flèche. Aux injures des montagnards, ils opposèrent d'autres injures. Leur colosse, encore tout noir de vase, lança un nouveau défi et In-Kelg, malgré sa blessure, joignit ses menaces aux siennes. Tholrog cria :

« Les hommes des lacs sont trop lâches... leur parole n'est qu'un cri de pie !

— Nous détruirons vos villages..... Nous emmènerons vos guerriers en esclavage..... rien ne résiste à Rob-Sen ! — fit orgueilleusement In-Kelg.

— Kiwasar prendra les lacs..... nos alliés de l'Ouest détruiront l'armée de Rob-Sen! » clama Tholrog.....

Les trompes sanglotèrent encore. Et le marécage devenait plus ténébreux. Le grand nuage était comme une aile immense de corneille. Les roseaux et les joncs se plaignaient sur l'eau sinistre. Le vent se taisait, reprenait, tourbillonnait. Le jour était grand et mélancolique, les éléments solennels.

In-Kelg, le Géant-des Lacs, tous les ennemis se retirèrent sur la rive humide des marais, derrière un rideau de saules. Seules, leurs sentinelles campaient, surveillaient comme des échassiers sur les lagunes. Et les montagnards s'inquiétaient de ce silence plein d'embûches...





SALON DE 1893

(Champ-de-Mars)

Sirène

ÉTAIN

Par J. Desbois

Supplément au nº 4 du *Bambou.*

NOTA. — *Pour les lecteurs du* Bambou, *qui voudraient donner une* patine *artistique* vieil étain, *à la planche ci-incluse, en voici le moyen, indiqué par M. Desbois :*

Délayer de la plombagine dans un peu d'essence de thérébentine et en barbouiller avec précaution le bas-relief ; laisser sécher, puis, avec un tampon de coton, frotter légèrement.







SALON DE 1893

Le Triomphe de l'Étain

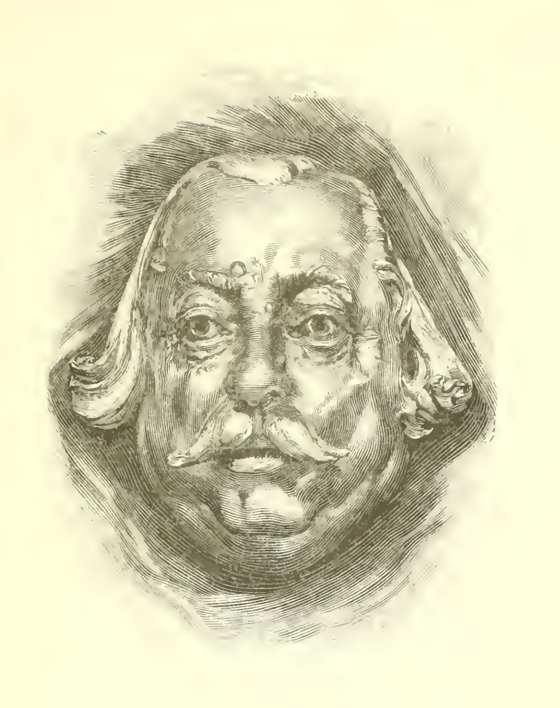
Il y a de l'imprévu, cette année, dans la république de la sculpture décorative. un coin d'art nouveau à l'Exposition du Champ de Mars.

Ils sont trois conspirateurs qui ont juré de créer un art de l'Étain trois

gars opiniâtres et convaincus, trois artistes pleins de force et d'audace, soucieux de rénover, de rejeter les moules traditionnels de la Renaissance et de l'Antiquité, de se retremper dans un art aborigène, dans un art qui, quoique ne se soumettant pas aux primitifs, leur emprunte l'énergie de la terre natale, du milieu d'origine, la volonté d'être de son propre temps, sans souci des grammaires vétustes et des canons éculés.

L'antique Étain dédaigné, humilié, à peine conservé dans quelques coins du Nord et de l'Occident, l'Étain éternellement vaincu par le Bronze et par le Cuivre, leur a paru mériter une revanche, leur a semblé plein de qualités robustes, originales, et ils ont voulu le faire sortir de son obscurité, le faire étinceler au soleil de la gloire et de la beauté.

Ils se sont donc mis à l'œuvre, ces trois mousquetaires de l'Étain — Baffier, Charpentier et Desbois — ils ont rudement et subtilement travaillé,



cherché, bataillé, et ils ont obtenu des résultats superbes. L'humble métal a « miraculé » entre leurs mains, il s'est décoré de souplesses et de forces



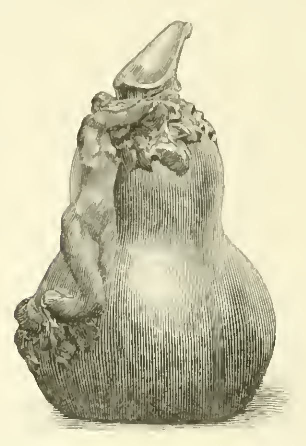
vivaces, il est monté crânement auprès de ses dédaigneux aînés. Non sans surprise le monde artistique et le monde maniaque des amateurs ont dû constater, subir et admirer. Des vases charmants sont nés, un cycle de formes



imprévues, une décoration puissante et fine appropriée à la couleur et à la densité de l'étain, étonnante de variété et d'intérêt... La partie est définitivement gagnée, les Étains de nos trois rénovateurs seront disputés par l'avant-garde des amateurs, prendront hardiment place à côté des Bronzes. Baffier, Charpentier, Desbois sont récompensés de leur bravoure au delà de leurs espérances : partis pour la lutte outrancière, armés de patience, prêts à dévorer l'injure et le quolibet, résignés aux dénis de justice, voilà qu'ils ont la joie d'enfoncer l'ennemi dès les premières rencontres sérieuses.

Charpentier excelle dans le Bas-Relief. Nul mieux que lui ne sait donner aux figures une étonnante et primitive gravité, une majesté mélancolique et forte. Longues rêveries des chèvre-pieds, des joueurs de flûte, des nomades, fruste énergie des hommes préhistoriques, gestes larges et pensifs, figures extasiées dans un songe hiéra-

tique, tout chez lui décèle l'homme créé pour entailler des tableaux dans les murailles, pour peindre à coups de ciseaux des scènes de grandeur



recueillie, de longues théories de personnages presque Assyriens, mais d'un Assyrien moderne, métamorphosé par de nouveaux milieux et par trois mille ans de luttes. Cet art, il a réussi à le transposer pour orner des vases exquis, il en a gardé les belles carac-



teristiques dans une délicate vaisselle d'étain, de menues et graciles ciselures d'une étonnante variété en même temps que de la plus noble sobriété.

Desbois aime les allures serpentines, les allures en hélice, en spirales qu'on se figure aux populations lacustres qui habitèrent jadis, *très jadis*, notre Europe, ou encore ces hommes-poissons, ces ondines, ces sirènes, ces êtres fabuleux qui emplirent la légende et qui ne sont, sans doute, qu'un souvenir de la vie aquatique. Il a créé des silhouettes tordues à miracle, des nymphes qu'on voudrait voir à la proue d'un navire, des Léda souples comme des anguilles, enroulées autour de cygnes reptiliens. C'est à orner ses vases d'étain qu'il a déployé le maximum de sa souplesse, qu'il a multiplié les figures ployées en courbes, en lignes hardies, prêtes à se détacher dans les eaux des mers ou des fleuves, à fuir à travers les

roseaux des marécages. Les vases eux-mêmes sont presque tous modelés



d'après des courges pour lesquelles Desbois professe une admiration fanatique. Il en fait venir de partout, plus



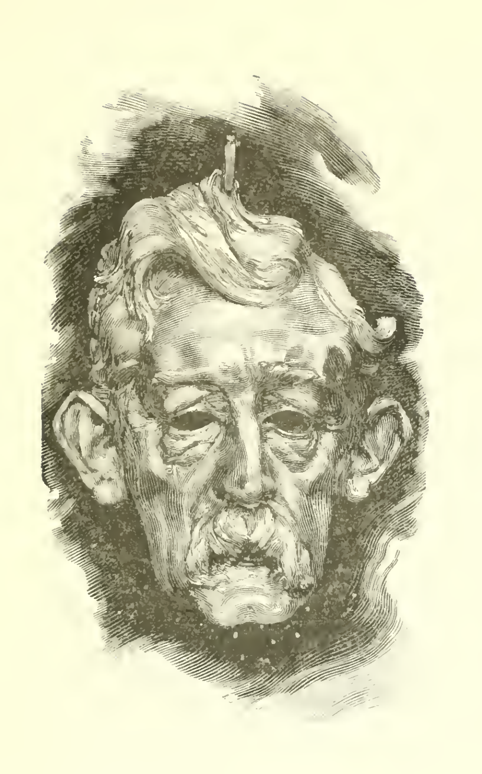
fantasques, plus étranges les unes que les autres, il en cultive lui-même, passionnément, dans son petit jardin de Plaisance, ce petit jardin tout au bord du chemin de fer de ceinture, dont les locomotives mêlent fraternellement leur fumée à la fumée des pipes du sculpteur...

Baffier admire et scrute d'habitude les durs laboureurs qui ahanent sur la terre jaune, les âpres et musculeux lutteurs de la charrue, à qui les hommes doivent le beau pain quotidien, les rustres acharnés à lutter contre le météore et contre l'élément, contre les fournaises de l'été, les glacières de décembre, les pluies, les tempêtes, les parasites et les maladies de la plante et de la bête. Il a su en tirer des poèmes qui saisissent, des épopées qui empoignent, et aussi de gracieuses et solides figures de femmes. Il a su rendre les rudes attitudes, les farouches entêtements, la

force la patience, l'amertume du terrien debout ou couché sur le sein de la grande Mater, il a noté les beautés et



les tares de sa musculature, les inflexions de son mystérieux visage, son long rêve mi-animal mi-humain, son dialogue latent avec la Matière. Il a su faire la jeune fille de ferme d'une timidité de chevrette, et la femme



rieuse, faunesque, ou réfléchie et laborieuse.

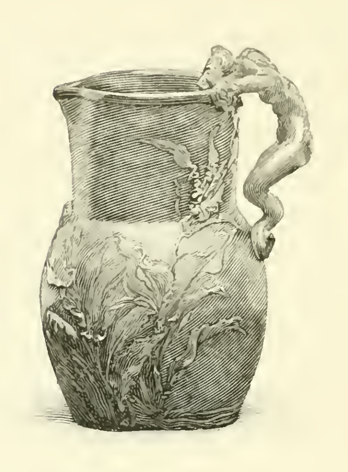
Et ce robuste manieur de rustres, cet homme au ciseau héroïque a ciselé dans l'étain deux belles travailleuses de la glèbe, rôdeuses de pâturages, fauves amoureuses de la terre, et, comme ses deux compagnons, il a imprimé sa marque au métal, il l'a timbré de son originalité et de sa puissance, il a contribué largement à faire triompher la hardie tentative...

Voilà la nouveauté que, cette année, nous donne la vieille république de la sculpture, la bonne surprise de 1893. Elle nous a vivement intéressé, et parce qu'elle inaugure un coin d'art charmant, et parce qu'elle a pour parrains trois fervents protagonistes, trois des plus remarquables cogneurs de pierre de notre époque. Merci, conspirateurs, pour la bonne impression d'art éprouvée, et marchez de l'avant,



achevez votre victoire. Baffier, Charpentier et Desbois, défenseurs du métal paria, mousquetaires de l'Étain!

J. Acheroni.





Chronique

L'Avenir de l'Alcool

Voici des milliers d'années que l'Humanité boit de l'alcool, ou du moins des boissons alcooliques, et la question est encore journellement agitée, si c'est un Bien ou si c'est un Mal. Il semble que la majorité des hygiénistes incline à croire que c'est un mal, et pour les moralistes, il en est bien peu qui ne se déchaînent contre l'infernale

boisson. Que de discours, que d'écrits pour démontrer que l'alcool constitue un aliment antagoniste de la vie et de la santé, un poison, un agent de maladies, de débilitation intellectuelle et de folie, un dissolvant de la volonté et de l'énergie!

Pour preuve, on cite les races sauvages détruites par l'introduction des alcools, on cite les expérimentations faites sur les animaux, on cite surtout les désordres visibles de l'alcoolisme, tant de malheureux réduits à l'abrutissement et à la misère, tant de foyers détruits par la hideuse ivrognerie! ..

Et les moralistes de tonner, et les philosophes de s'élever contre les méfaits de l'alcool, de réclamer des lois, non seulement contre son abus, *mais même contre son usage*, et certains gouvernements d'en défendre la vente ailleurs qu'en pharmacie et avec ordonnance du médecin, ainsi qu'il advient en plusieurs États de la Confédération de l'Amérique du Nord.

On sait d'ailleurs que le Coran interdit strictement à tout bon Mahométan de consommer du vin et des spiritueux.

Cependant, de siècle en siècle, l'usage de l'alcool va se répandant, se généralisant, de siècle en siècle l'Humanité s'éprend davantage du poison tant décrié, à tel point

que les contrées de l'Europe ont certainement vu décupler leur consommation moyenne depuis trois cents ans. Quant à l'Amérique du Nord et à l'Australie, c'est-à-dire les *jeunes* rameaux de nos races, elles absorbent deux, trois fois plus de spiritueux que nous, tandis que les races dites inférieures — à part les sémito-ouraliens qui sont en décadence — adoptent avec une ardeur effroyable notre goût pour le breuvage de feu : beaucoup y perdent l'existence, il est vrai, mais certains, et en particulier des nègres, le supportent sans trop en souffrir, et continuent à se multiplier, de sorte qu'on peut prévoir le moment où toute la race humaine sera plus ou moins alcoolique.

Qu'en conclure ? Que l'humanité doit périr par l'alcool ? Que l'abus même lui apprendra à le prendre en horreur ?

Ni l'une ni l'autre de ces conclusions ne nous contentent. A notre sens, la vérité est que :

Depuis plusieurs milliers d'années l'homme s'entraîne à résister à l'alcool, parce que l'alcool doit finalement devenir la base de sa nourriture. *En un mot*, l'homme s'habitue à un mode d'alimentation supérieur au mode présent : à un mode d'alimentation

plus raffiné que notre grossière nutrition avec tout son lourd et encombrant appareil digestif.

∴

C'est qu'il en est de la nourriture comme de toutes choses progressives en ce monde. La vie supérieure appartient à ceux qui rempliront leurs differentes fonctions avec un « minimum de forces perdues. »

Primitivement, l'animal n'est en quelque sorte qu'un estomac, il mange, il digère par tous les pores. Plus tard, il se fabrique une manière de sac, d'estomac vague. il devient une vaste poche digestive (1). Plus tard. enfin. l'estomac devient un organe de plus en plus spécialisé, de moins en moins prédominant sur d'autres organes. Dans la bête supérieure enfin, et en particulier le mammifère, l'estomac n'est plus qu'un des *Collègues* des organes principaux. Encore lent, lourd, considérable chez l'herbivore inférieur où il lui faut peu à peu transformer des herbes, les faire aller et venir à travers des alambics préparatoires, il s'allège chez l'herbivore graminivore et frugivore, il

(1) *Il* ou *ils* car bien vite l'animal est une *colonie*.

devient, enfin, rapide et concentré chez le carnivore.

L'homme, cependant, malgré son grand rôle, n'a pas adopté le sommaire estomac du carnivore. Intermédiaire entre les solipèdes et les canins (1), il a hésité avant de passer directement à la chair, il a hésité, parce qu'il devait s'adonner dans le futur à une alimentation plus rapide encore que la viande et qu'en somme la conformation carnivore *complète* eut été probablement un obstacle à cette évolution. Cette nourriture plus rapide nous semble être l'*alcool*, accompagné par un aliment azoté, soluble, complétant l'hydro-carbure et remplaçant la viande. (2) L'homme, en résumé, nous paraît devoir se nourrir, dans un avenir très éloigné, d'aliments liquides, particulièrement l'alcool et la dissolution azotée encore inconnue, à laquelle, peut-être, nous nous préparons par l'absorption de certains médicaments azotés comme la morphine, — si loin que celle-ci soit, ou paraisse être, d'avoir une valeur nutritive.

Il serait en vérité bizarre que, étant donnée une nourriture aussi excellente que

(1) Non par évolution, par analogie de forme stomacale, mais comme moyen de complication digestive.

(2) Et par quelques combinaisons phosphatées, soufrées, ferrugineuses, etc., à l'état liquide.

l'alcool, aussi agréable, aussi savoureuse, aussi organique, une véritable *Eau-de-vie* comme nos ancêtres la baptisèrent, il serait étrange que cette nourriture en si grand progrès sur les pesantes alimentations amylacées et même sucrées, ne fût pas une nourriture de l'avenir. Encore, si elle était répulsive, si elle était de mauvais goût, mais elle est au contraire délicieuse, attrayante à l'extrême, elle contient tous les principes des combustibles organiques, elle est en outre un produit végétal dû à l'action de ferments animés. On peut donc bien voir en elle, sans absurdité, un des agents des progrès futurs, un des moyens de réduire la fonction encore trop pénible, encore trop préoccupante et prépondérante de l'estomac et de ses annexes, un des moyens par lesquels l'animalité doit continuer à simplifier des besoins impérieux qui nous prennent une bonne moitié de nos forces. L'alcool serait ainsi essentiellement destiné à mettre à portée du cerveau, des nerfs et des muscles, un plus grand nombre de forces disponibles. C'est là, croyons-nous, le sens de cette lutte pour les spiritueux. de cette joie profonde, de cet invincible penchant de l'homme à absorber du vin et des eaux-de-vie.

Oui, la volupté de l'alcool est le symbole de transformations capitales, dont les alcooliques sont en quelque sorte les fanatiques, les exaltés, les martyrs, les sectaires; et de même que souvent les partisans primitifs d'une religion ou d'une évolution sociale sont victimes de leur foi, de même les individus et les races *exagérément* alcooliques sont victimes de l'alcool.

JACQUES SOLDANELLE.



ÉDOUARD GUILLAUME, IMPRIMEUR-ÉDITEUR
105, boulevard Brune, Paris



[illegible] Brune Paris.

